

ceau souple et glissant les transparences de l'eau et du ciel, dont une voile qui passe fait vibrer les accords, la recherche d'harmonies rares autour de la coulée limoneuse d'un grand fleuve entre ses quais, ce sont les réussites d'une maîtrise qui égale aujourd'hui celle d'un Manet. La jouissance que donnent ces deux seules toiles nous repose et nous rassure, parmi tant d'œuvres auxquelles manque ce qui s'acquiert malaisément, le goût.

Il y a aussi, dans une grande salle consacrée à l'art religieux — et d'où M. Maurice Denis est absent — une toile considérable, dont la plupart des visiteurs sentent confusément la signification profonde, et qui ne ressemble à rien dont on garde le souvenir. C'est un panneau par lequel s'achève la décoration d'une chapelle privée, dont nous avons vu les premiers éléments aux précédents Salons. Sous le tumulte noir de nuages d'orage, le premier meurtre s'accomplit, l'espérance luit avec l'Arche à la surface des eaux livides, et plus loin, au sommet du Calvaire, le Sauveur expirant rachète les crimes de l'humanité. Il faut attentivement regarder les esquisses de cette œuvre extraordinaire, pour saisir tout ce qu'un puissant artiste a mis de son âme et de son sang dans une allégorie nouvelle, si intensément vivante, du drame divin de la Rédemption. Peintre demeuré fidèle aux leçons de Gustave Moreau, M. Georges Desvallières s'élève, par sa conception chrétienne de l'art, bien au-dessus des mythologies un peu vaines de ce doux platonicien ; il nous a donné l'œuvre d'un croyant qui a souffert et pleuré, qui aime et qui prie.

Les expositions rétrospectives sont nombreuses, mais sans importance. Ce que le Salon d'Automne nous montre de Steinlen ne suffit pas à caractériser cet observateur aigu, un peu triste, de l'ouvrier parisien et de la midnette ; la joie caracolante des affiches de Chéret nous paraît maintenant bien monotone ; Marius Borgeaud, peintre véridique d'intérieurs bretons, enveloppe de clarté ses silhouettes raides et si justes ; le canadien Morrice, grand voyageur, jette pour la dernière fois une lueur caressante et molle sur les plages qu'il a aimées ; et les études faites dans nos Musées avec une admirable conscience par Miss Eleanor Norcross demeureront pour l'avenir, dans sa ville natale dont elle a fait son héritière, la plus belle illustration rêvée d'un grand inventaire d'art.

Une nouveauté de ce Salon est le décor de place publique organisé sous la rotonde centrale par la section d'art urbain. La nudité géométrique y règne souverainement ; le cubisme prend sa revanche ; plus que partout ailleurs nous reconnaissions l'art international dont le Salon d'Automne, dès son

origine, préparait l'avènement. Mais pouvons-nous dire un décor et un art ? mots bien ambitieux devant des rectangles de plâtre où s'inscrivent de larges vitres ; derrière ces vitres, des mannequins en stuc doré, qui ressemblent aux héroïnes de Van Dongen, se drapent d'étoffes multicolores, et des livres nous appellent aimablement. Cela ferait tout au plus une galerie ; mais une place publique, où tous les services de la vie doivent se rassembler ?

La section du mobilier, évidemment, réserve ses grandes surprises pour l'Exposition de l'an prochain ; je n'y vois comme œuvre d'art nouvelle que le paravent en fer forgé, argenté et doré, de M. Brandt, oui, un paravent, où des gerbes d'eau jaillissent harmonieusement entre des feuilles et des fleurs stylisées ; meuble d'un usage problématique, mais d'une séduction délicieuse au regard ; et faut-il parler de la piscine de marbre, d'une prétention immense, qu'un de nos grands magasins a composée pour quelque sultan des Mille et une Nuits ?

La section de sculpture serait à peu près nulle, si elle ne comprenait une vitrine où M. Maillol expose de précieuses terres cuites, et s'il n'y avait, de M. Pompon, au seuil de la première salle, ce grand *Pélican* blanc qui, par son dandinement, son goitre et les lunettes de ses yeux ronds, accueille les visiteurs avec une satisfaction narquoise.

André PÉRATÉ.

LES CONCERTS

PRÉLUDE

Je me disais, il y a peu de jours — en regardant défaillir l'Automne sur l'eau du « *Grand Canal* » — que si nous comparions une année de notre vie à une Symphonie classique, novembre en devrait être l'*Adagio*.

Durant de longs mois d'été, seul, l'appel des éléments a su ravir nos oreilles.

La respiration haletante de la mer, le tumulte que fait le vent en s'enlaçant aux arbres des forêts, ont balayé les chants dont nous étions envahis.

A ce vaste Scherzo, vont répondre des accents plus poignants et plus graves. Il semble, en effet, qu'en ce mois brumeux, le rythme de nos gestes se fasse plus lent, plus recueilli ; nos cœurs deviennent aussi réceptifs que de frémissons violons et une sensibilité plus sereine amplifie les thèmes de notre pensée.

Les concerts qui reprennent vont donner un écho fra-

ternel à cette musique intérieure, tissée de vibrations secrètes ; et nos esprits vivifiés, préparés, vont être de parfaits réceptacles d'harmonies.

C'est donc, avec l'onction des fidèles s'acheminant vers le Temple, que nous allons nous diriger vers les salles où nous recevrons la manne céleste.

Hélas ! le Temple, en l'occurrence, manque par trop de grandeur et de recueillement ! Et il est heureux que nous portions en nous le feu sacré, car, il nous faut constater, non sans regret, que nous ne possédons pas encore à Paris le cadre propre à exalter notre ferveur musicale.

Mais cette question m'entraînerait beaucoup trop loin pour aujourd'hui. Je me réserve d'y revenir prochainement ; contentons-nous, pour l'instant, de ce qui nous est offert, et arrivons au concert.

Les dissonances de l'orchestre qui s'accorde sont un premier délice. Les roulades d'une petite flûte s'égrènent aussi légères qu'un envol de papillons — les basses gémissent, les violons répondent, accompagnés par l'arpège liquide d'une harpe.

Il peut sembler paradoxal de dire que c'est là, parfois, l'instant le plus émouvant du concert ! Cependant la promesse d'une joie ne dépasse-t-elle pas maintes fois la Joie elle-même.

La musique va monter de toutes parts, comme une marée ; et il m'apparaîtrait vain de prétendre décrire le charme dououreux de son étreinte. — On n'a pas su trouver encore des mots assez profondément humains pour le peindre ; je ne sais d'ailleurs s'il y a lieu de le regretter — : Le domaine fragile des sons sommence, en effet, là où s'arrêtent les paroles.

**

Mais avant de choir dans l'abîme où va nous entraîner la musique reconquisé, des préoccupations matérielles — elles ne perdent jamais leurs droits — s'imposent à nous.

Que va-t-on offrir au public cette année ?

Quelle va être l'orientation des programmes élaborés à notre intention ?

Questions complexes, si complexes même que j'hésiterais à les aborder, si je n'avais à cœur d'essayer de mettre au point de véritables malentendus, encore que mes modestes efforts ne sauraient y suffire.

Voici une anecdote, récente et authentique, qui, mieux qu'une longue dissertation, justifiera mes préoccupations.

Dans un des concerts du dimanche, il y a quelques semaines, le chef d'orchestre, au moment de monter au pupitre, se vit forcé d'annoncer au public une légère modification au programme du jour : un artiste s'étant trouvé souffrant à la dernière minute le *chant de la forge* de Siegfried serait remplacé par les *murmures de la forêt*, et le maestro, avec une charmante bonne grâce, ajouta que les auditeurs refusant cette modification seraient aussitôt remboursés au contrôle. Il va sans dire que personne ne quitta son fauteuil ; mais du poulailler — ce chœur antique aussi spontané dans son enthousiasme que dans sa sévérité — une voix s'éleva : « c'est bien ; on vous pardonne ! mais, par la suite, donnez-nous du nouveau ! » — ce qui déchaîna d'ailleurs une certaine gaîté dans la salle.

Cette objurgation exprimait-elle le sentiment d'une majorité ? Là nous touchons au problème.

Certes, l'élite des mélomanes réclame du nouveau. Certes elle est exaspérée d'entendre sans répit les mêmes chefs-d'œuvre jusqu'à les prendre en horreur, jusqu'à vouloir brûler par satiéte ce qu'elle adora.

Mais, qu'un chef d'orchestre ou un virtuose ait la témerité d'afficher un programme composé d'œuvres modernes, sinon nouvelles, — exception faite pour un groupe de jeunes contemporains, dont les uns bénéficient peut-être d'un engouement suspect de snobisme, mais les autres d'un réel talent — il a toutes les chances de n'en être ni matériellement, ni moralement récompensé. Pourquoi ? Parce que le « gros public » n'apprécie que ce qu'il connaît et que Beethoven et Wagner suffisent amplement à le satisfaire. Il a beau avoir entendu deux cents fois la « Symphonie en ut mineur » il la réentendra éternellement, avec toujours le même plaisir.

Pour Wagner en particulier, puisque j'ai prononcé son nom, qu'il me soit permis de déplorer le fait d'entendre sans cesse au concert par fragments les splendides monuments dont nous lui sommes redevables.

Privés de leur unité musicale et dramatique, ils nous parviennent odieusement mutilés, aurait dit l'auteur de la *Tétralogie* de ce procédé, admissible il y a cinquante ans, lorsque Lamoureux essayait de gagner les Parisiens réfractaires, mais sans raison aujourd'hui.

Ce Siegfried en habit, cette Walkyrie en robe de soirée qui font irruption sur la scène, au milieu d'un concert, demeurent vraiment impuissants, avouons-le, à nous ouvrir ex-abrupto le Walhalla.

Pour qui a été à Bayreuth ou à Munich, pour qui a vécu dans cette atmosphère quasi-religieuse environnant jusque dans les moindres détails tout ce qui touche à Wagner, il est pénible de retrouver, privés de leur pompe, de leur apparat et ainsi amputés, ces tableaux titaniques. Admettrions-nous de voir morceler une de ces grandes fresques de Mantegna, où la puissance du dessin et le fondu des coloris ne peuvent s'épanouir que dans l'amplitude de leur unité ? Et pourquoi ne pas organiser annuellement de beaux cycles wagnériens, exécutés avec tout le respect que comporteraient de semblables manifestations ?

Certes, M. Rouché a fait un magnifique effort dans cette voie. Mais il est incomplet : les choeurs ont encore beaucoup à faire et nos artistes, si grand que soit leur mérite, n'ont pas toujours les moyens vocaux nécessaires et ne sont pas aussi fidèlement dans la tradition qu'on le pourrait souhaiter.

Lorsque l'on aura restitué à Wagner le cadre exclusif qui est le sien, c'est-à-dire l'Opéra, cela permettra de laisser une place plus importante à la musique pure au Concert. Peut-être alors entendrons-nous des œuvres symphoniques dont on nous prive ; les symphonies de Schumann, par exemple, qu'on nous donne peu depuis la mort de Camille Chevillard, qui les aimait et les dirigeait avec sa belle fougue romantique.

On objecte, il est vrai, qu'elles sonnent mal à l'orchestre. Mais si on devait s'arrêter à cette considération, il faudrait exclure toute la production de Schumann, écrite pour les instruments à cordes et toute son admirable musique de chambre.

Que ne nous donne-t-on aussi davantage les symphonies de Haydn, ces frais poèmes aux tendresses juvéniles, et encore celles de Brahms ? Ces dernières sont à peu près inconnues du public parisien. D'ailleurs Brahms a toujours été l'objet d'une grande injustice en France ; d'odieuses campagnes ont été sans cesse menées contre lui ; et ce n'est pas un des moindres griefs que l'on puisse avoir contre M. Romain Rolland d'avoir voulu amoindrir ce génie.

**

En résumé, outre beaucoup d'autres œuvres classiques délaissées, chaque programme se doit de comporter au moins une œuvre moderne, sinon nouvelle, qui même, sans être parfaite, peut présenter un intérêt, révéler une tendance.

De même nous nous devons d'écouter les jeunes, en nous souvenant combien leurs aînés eurent souvent à souffrir avant d'être consacrés.

Il est certain que la sélection est ardue à faire. Mais c'est aux chefs d'orchestre, aux virtuoses, à glaner et à imposer ; c'est au public à écouter attentivement ce qu'on lui offre, avec le désir de voir naître de nouveaux chefs-d'œuvre et de leur rendre justice.

Cette collaboration idéale ne peut se réaliser que dans un esprit de compréhension entre les artistes et les auditeurs, dans une atmosphère de désintéressement, de bonne volonté et d'indulgence qui, à une époque aussi troublée que la nôtre, devrait chercher à s'étendre non seulement à une salle de concert, mais à l'Univers entier, en passant par l'Art régénérateur, l'Art en qui, depuis plus de dix ans, s'est réfugié tout ce qui nous reste de douceur. On peut dire de toi Musique, ce que disait Euripide parlant de la mer : « Elle lave les taches et les blessures du monde. »

M. LACLOCHE.

LES LIVRES NOUVEAUX

Le Très Honorable H.-H. ASQUITH, ancien premier ministre britannique : *La Genèse de la Guerre* (Paris, Payot).

Ne vous laissez pas tromper par le titre. Jamais un Anglais, à plus forte raison un ancien « Premier » du gouvernement de Sa Majesté, ne saura s'astreindre, comme ferait un continental, à exposer de manière logique la trame des événements qui menèrent à l'explosion de 1914. Mais vous y trouverez les réflexions de M. Asquith sur les questions que la politique a fait passer au premier plan à partir de 1904, et même depuis 1888, en ce qui concerne les armements de l'Allemagne sur la mer. L'auteur croit aussi avoir exposé « avec clarté et précision les principes qui ont dicté la conduite des hommes d'État britanniques de 1904 à 1914 ». Les *principes*? Cela dépend. En tout cas, une lacune se remarque tout de suite. Parmi ces « hommes d'État », les Français ont accoutumé de donner une place capitale au roi Edouard VII. Or, il n'est guère loué ici que pour « sa sagesse et son tact », qui en faisaient « le modèle du souverain constitutionnel ». C'est au mieux ; mais on attendait autre chose, même d'un ancien premier ministre radical.

Albert MILHAUD : *La Reconstruction du Monde* (Paris, Dunod).

M. Milhaud donne à son volume ce sous-titre modeste : *Chronique du temps présent*. Sans doute, en ce sens que les chapitres successifs suivent les événements qui se sont déroulés en Europe et hors d'Europe, depuis l'armistice jusqu'à la fin de 1922. Mais chronique traitée et conduite par un historien, singulièrement bien armé pour la méthode, aigu d'observation, robuste de pensée, et dont les lecteurs

de la *Revue* connaissent au surplus la manière et le talent. Ayons qu'il a eu de la chance. Quelle période de politique, plus que la nôtre, offrirait à qui sait raisonner et comparer, et qui en a le goût, des bouleversements plus imprévus, au moins en apparence, et une succession d'événements dont la signification importe davantage à notre avenir? C'est la tâche de l'historien d'en saisir le fil et de rattacher chacun d'eux à la série dans laquelle, prenant sa place, il devient intelligible. Le livre de M. Milhaud devient ainsi le plus précieux des guides. Et avec l'intelligence, il suscite la sérénité... « Les peuples goûtent la joie d'être enfin seuls, chez eux, par l'exclusion des intrus ». Mais les peuples devront travailler beaucoup, désormais, pour garder leur indépendance, dont le mot « sonne fort », et empêcher que sur eux ne remettent la main les « intrus ». Cette nécessité, Albert Milhaud ne la nie pas ; au contraire.

K. WALISZEWSKI : *Le règne d'Alexandre I^e*; tome II : la guerre patriotique et l'héritage de Napoléon (1812-1816), (Paris, Plon-Nourrit et C^e).

Si Alexandre I^e garde encore des fidèles, comme de son vivant il eut des admirateurs, ils sauront peu de gré à M. Waliszewski pour le portrait qu'il en a tracé. Ces années d'avant et d'après 1815 sont pourtant celles où le tsar, qui se posait en successeur de Napoléon à la domination de l'Europe, joua le rôle le plus brillant et tint le devant de la scène. Au vrai, il semble bien que tout se soit passé en dehors de son initiative et que la chance, beaucoup plus que son talent, le rendit à la fin victorieux de son partenaire de Tilsitt et d'Erfurt. Car il n'est même pas vrai que ce soit le froid qui, allié d'Alexandre, ait détruit la grande armée. C'est parce qu'il n'a pas fait assez froid en cet hiver de 1812 que la retraite s'est transformée en désastre dans la boue. A Moscou, Napoléon s'est aperçu que ses régiments allaient succomber à cette dissolution qui attend les organismes occidentaux en contact avec l'anarchie foncière de la Russie. Les attitudes d'Alexandre à Pétersbourg, et plus tard à Francfort, à Châtillon, à Paris et à Vienne, simples gestes de théâtre, démonstrations d'histrion, dont la fourberie ne donna le change ni à Talleyrand ni à Metternich. La folie mystique qui s'empare du souverain et le rend grotesque aux yeux de tous les contemporains qui ont conservé leur bon-sens achève de lui donner le caractère sous lequel le connaît l'histoire. Il régnera jusqu'à 1825 (et M. Waliszewski nous doit le récit de cette dernière période, celle des grandes déceptions diplomatiques) ; mais, politiquement, il est fini. Rien de plus facile alors à escompter désormais que la faillite de ce médiocre petit-fils de Catherine la Grande.

Albert MATHIEZ : *La Révolution française*; tome II : la Gironde et la Montagne (Paris, Collection Armand Colin).

Dans un premier volume, paru en 1922, M. Mathiez avait condensé, en deux cents pages, vivantes et pleines, la grande crise politique et sociale de 1787 à 1792, jusqu'à la chute de la Royauté. Dans celui-ci, sa tâche était autre. Il s'agissait de montrer, dans l'exercice du pouvoir, aux prises avec les difficultés d'organisation à l'intérieur, avec l'hostilité active des monarchies du dehors, le parti, ou mieux la classe sociale qui avait hérité du pouvoir royal. Car, au 10 août, Danton avait succédé à Louis XVI. Mais aussitôt la Commune parisienne s'est dressée devant lui, comme elle se dressera devant les bourgeois de la Gironde qui prétendent conserver pour eux, en dépit des perturbations apportées à la vie du peuple par la translation des propriétés, la dépréciation de la monnaie et l'apparition de la vie chère, les conquêtes de la foule aux grandes journées de la Révolution.